

Le passage du Zbroutch

Le chef de la 6^e division rapporte que Novograd-Volynsk a été prise à l'aube. L'état-major a quitté Krapivno et notre convoi, bruyante arrière-garde, s'allonge sur la chaussée, sur l'inaltérable chaussée qui mène de Brest à Varsovie et fut construite sur les os des moujiks, sur ordre de Nicolas I^{er}.

Des champs empourprés de coquelicots fleurissent autour de nous, le vent du sud se joue dans le seigle jaunissant, le sarrasin virginal monte à l'horizon, comme la muraille d'un lointain monastère. La paisible et sinieuse Volhyne s'écarte de nous dans la brume nacrée des boulaies, se coule entre des coteaux diaprés et, les bras las, s'entortille en d'inextricables buissons de houblons. Un soleil orangé roule vers le bas du ciel, comme une tête tranchée, une clarté tendre s'allume dans les fissures des nues et les étendards du couchant flottent au-dessus de nos têtes. L'odeur du sang d'hier et des chevaux tués s'égoutte dans la fraîcheur vespérale. Noirci, le Zbroutch bruit et retord les nœuds écumants de ses rapides. Les ponts sont détruits ; en voiture ou à cheval, nous prenons le gué. Une lune majestueuse est couchée sur les flots. Nos montures enfoncent jusqu'au ras de la croupe, des torrents sonores fuient sur des centaines de jarrets. Quelqu'un s'enlise et vitupère tapageusement la mère de Dieu. La rivière est parsemée des carrés noirs de nos télègues, elle est pleine de brouhaha, de sifflets, de chants qui éclatent sur les serpents lunaires et les fosses étincelantes.

Tard dans la nuit, nous arrivons à Novograd. Je trouve une femme enceinte dans le logis qu'on m'a désigné et deux Juifs roux, maigres du cou ; un troisième dort déjà, tête couverte, collé au mur. Je vois, dans la chambre qu'on me donne, des armoires sens dessus dessous, des lambeaux de pelisses de femmes sur le plancher, un étron, des tessons de la précieuse vaisselle dont les israélites ne se servent qu'une fois l'an, à Pâques.

— Nettoyez un peu, dis-je à l'hôtesse. Comme vous êtes sales, gens d'ici !...

Les deux Juifs se remuent alors. Sautillant sur leurs semelles de feutre, ils ramassent les tessons ; ils sautillent en silence, à pas de singes, comme des Japonais au cirque ; leurs cous s'enflent et pivotent. Ils me préparent un matelas de duvet, crevé, et je m'étends près d'une cloison à côté du troisième Juif endormi. L'indigence épeurée se replie tout aussitôt sur ma couche.

Tout s'est anéanti dans le silence, et la lune seule, serrant entre ses mains bleues une tête ronde, scintillante, insoucieuse, chemine en vagabonde sous la fenêtre.

Je dégourdis mes jambes enflées, je m'allonge sur le matelas crevé et m'endors. Le chef de la 6^e division m'apparaît en rêve. Il pourchasse, sur un lourd étalon, le commissaire de brigade et lui plante deux balles entre les yeux. Les balles percent la tête du commissaire de brigade et ses yeux, tous les deux, tombent sur le sol.

— Pourquoi as-tu fait faire demi-tour à la brigade ? crie Savitsky, le chef de la 6^e division, à un blessé... Là, je me réveille parce que la femme enceinte promène ses doigts sur mon visage.

— Monsieur, — me dit-elle — vous criez en votre sommeil et vous gigotez fort. Je vais vous faire un lit dans un autre coin, puisque vous donnez des coups à mon papa...

Elle hausse au-dessus du plancher ses jambes maigres et son ventre arrondi, et enlève au dormeur sa couverture. C'est un vieillard, un mort, couché sur le dos. Il a eu la glotte arrachée, la face est fendue par le milieu et il y a dans sa barbe un caillot de sang bleu, pareil à un morceau de plomb.

— Monsieur, — dit la Juive, en secouant le matelas, — les Polonais l'ont égorgé, et il les suppliait : « Tuez-moi dans l'arrière-cour pour que ma fille ne me voie pas mourir ! » Mais ils l'ont massacré comme ça les arrangeait... Il est mort dans cette chambre en pensant à moi... Et maintenant, je veux savoir, — s'écria tout à coup la femme, avec une force terrible —, je veux savoir où, sur la terre entière, vous trouveriez un père tel que mon père !...

*Novograd-Volynsk,
juillet 1920.*